

Le chef indomptable (À la mémoire du camarade Liebknecht)

N. Boukharine

Source: «Pravda» n°13, 19 janvier 1919, pp. 1-2. Traduction et note MIA.

Karl Liebknecht n'est plus parmi nous. Et chaque prolétaire a le sentiment qu'on lui a arraché une partie de son âme. Nous, bolcheviques, nous sommes en deuil car nous avons perdu l'un des plus proches, des plus intimes, des plus chers de nos camarades. Bien plus, le genre humain, l'humanité toute entière, a perdu l'un de ses plus grands représentants. Car que valent tous ces filous de la diplomatie, ces généraux, ces conquérants, ces tsars et ces rois, ces escrocs petits et grands, ces vils aventuriers, face à Karl Liebknecht, dont la mort seule a soudain révélé au monde toute la grandeur du combattant intrépide ?

Des siècles et des millénaires passeront. Les noms des chefs militaires et des souverains tomberont dans l'oubli. Mais l'immense figure de Liebknecht, elle, ne sera jamais oubliée. Sa silhouette demeurera pour toujours dressée à la frontière de deux ères universelles. Les enfants, dans les écoles, connaîtront ce nom. Car Karl Liebknecht, c'est le prolétariat en lutte, insurgé, indomptable et sans peur.

La flamme sacrée de la révolte : voilà ce qu'était Liebknecht. Il ne vivait pas, il brûlait. Il brûlait de ce feu sacré que Prométhée jadis déroba au ciel pour l'offrir aux hommes de la terre.

Karl Liebknecht n'était pas un esprit enclin à la théorisation. Sur ce plan, beaucoup pouvaient le surpasser. Mais où nul ne pouvait l'égaliser, c'était dans cette extraordinaire, cette surhumaine passion révolutionnaire, dans un courage personnel incomparable, sans limites. C'était un véritable tribun du peuple, un chef des masses quand elles partent à l'assaut, et surtout un chef qui, toujours et partout, est en première ligne. Liebknecht ne supportait pas, organiquement, ceux qui ne font que discourir sur le socialisme. Son combat était pour lui la valeur suprême. Homme d'une énergie exceptionnelle, il se jetait au combat le premier, sans jamais songer une minute à lui-même. « *Il faut agir et donner l'exemple en personne, quand d'autres faiblissent* » ; et le camarade s'avavançait lentement vers les postes les plus périlleux.

Je me souviens parfaitement du jour de sa libération¹. À peine avait-il posé le pied sur l'estrade où des dizaines de milliers d'ouvriers s'étaient rassemblés, que le premier cri qui lui échappa fut : « *À bas le gouvernement !* » Et sa première question à ses amis fut : « *Quels sont vos plans ?* » Et dès ce même jour, on vit Liebknecht debout sur un chariot, au milieu d'une mer houleuse de têtes. Sa silhouette énergique, son visage pâle d'homme ayant souffert au bagne, apparaissaient çà et là, parmi les sabres nus des *Schutzmannen*. Il s'était jeté immédiatement dans la lutte, sans perdre une minute, n'épargnant ni lui-même ni les siens. Car c'était bien là Karl Liebknecht.

¹ Boukharine faisait alors partie de la représentation diplomatique de la Russie des Soviets à Berlin, envoyée à la suite de la paix de Brest-Litovsk (mars 1918). Liebknecht fut libéré le 23 octobre 1918.

Souvenez-vous de son serment, prononcé lors de la soirée à la légation russe. Il y avait là [Haase](#), [Barth](#), [Oskar Cohn](#). Il y avait le vieux [Mehring](#), notre cher et vénéré ami spirituel, qui pleura comme un enfant en revoyant son intrépide Karl. Le discours de Liebknecht contenait tout son programme. C'était une haine mortelle contre le capital, contre ses valets, contre les conciliateurs, les hommes du « juste milieu », les chevaliers du verbe et des discours. Et tous, amis comme adversaires, sentirent : celui qui nous manquait est enfin là. L'ouragan révolutionnaire est proche.

Liebknecht a soulevé, directement et résolument, la question de l'insurrection, à laquelle il devait prendre part lui-même, avec les masses, à la tête des masses. C'est sur cette voie qu'il est mort, et c'est sur cette voie qu'il a donné sa vie.

Nous n'avons plus le puissant Liebknecht, et il ne nous accompagnera pas dans les combats, nombreux encore, qui attendent le prolétariat universel. Mais son appel, impérieux et assuré, nous guidera vers le but auquel le combattant tombé aspirait avec tant d'ardeur. Ce but, c'est le communisme. Nous brandirons son drapeau de combat et nous le tiendrons fermement jusqu'à la mort, sans nous accorder une minute de répit. Même lorsque nous lui avons proposé de se rendre à Moscou pour les célébrations d'octobre, il nous a répondu : « *Camarades ! Je sais que ce seraient les plus belles minutes de ma vie, mais je dois être ici.* »

Tel était Liebknecht, combattant du prolétariat, son ami et camarade fidèle jusqu'à la tombe, et son chef.